

VERONIQUE HALLEREAU

de Guérande

cycle de quinze poèmes en prose

Le Samizdat



© Le Samizdat, 2009
<http://www.vhallereau.net>
ISBN 978-2-9533600-0-4

[2]

« Mon ampleur m'effraie
d'être à moi-même largement inconnue.
On pourrait à la rigueur
faire le tour du monde (lequel ne serait
jamais qu'un tour du monde,
parmi tant d'autres possibles),
mais on ne peut pas faire
le tour de l'espace du cœur,
faire le tour de soi, ou du soi.
[...] L'épreuve que je fais de l'illimité
est en même temps,
et par une loi essentielle et nécessaire,
une épreuve de la limitation,
et l'épreuve de la dilatation
en même temps
une épreuve de la constriction. »

Jean-Louis Chrétien,
La joie spacieuse

Sommaire

Le long des douves	
Trois-Peupliers	
Sur le coteau	5
La ville ceinte	8
L'ancienne gare	
Brouillards	
Dans l'espace enfantin	
On attend l'envahisseur	
Retours	
Boulevard du 18 mars	14
Une nuit étoilée	18
Une île dans la plaine	
Les marais salants	
Une presqu'île	
L'archipel russe	20

Sur le coteau

Le mois de septembre est la saison du pountari, un clafoutis aux mûres. Les seules mûres goûteuses étant celles que l'on cueille soi-même – comme je l'ai constaté à Paris –, je pris un seau et sortis de la ville.

Au fil des années, les endroits où il est possible d'en trouver ont disparu un à un. Que ce soit dans le jardin, ou à l'est de la ville, au-delà de Kerbiniou, les ronces ont été arrachées pour nettoyer les haies. Il n'en reste plus que sur le coteau, qui descend au sud vers les marais salants et la presqu'île. Après seulement dix minutes de marche, on retrouve tout le long de la route étroite, en bordure de quelques champs de petites dimensions, des talus désordonnés envahis de ronces aux mûres disponibles ou cachées sous l'enchevêtrement de branches fines et arquées.

Il ne s'agit pas d'une nature sauvage. Les maisons se construisent régulièrement ; les champs, comme les marais, sont le résultat d'un travail constant des hommes du lieu. Seulement, si sa force est canalisée, la nature n'y est pas apprêtée ; on ne cherche pas à la rendre agréable. Elle garde son caractère propre et nous rappelle, sans cesse, qu'elle existe indépendamment de nous et qu'il ne tiendrait qu'à un très léger relâchement de notre part pour qu'elle fasse fi de notre présence.

Ce n'était pas la seule gourmandise, ni même le plaisir de la cueillette qui me conduisait sur le coteau. J'aimais m'y promener particulièrement en cette saison, quand les foules de trop avaient évacué leurs lieux de détente occupés quelques semaines par an ; je fuyais le soleil estival qui pétrifiait le paysage, l'épuisait de ses reliefs d'une lumière blanche et opaque. Le soleil de septembre modérait sa force, révélant alors

toute la franchise des couleurs, la netteté des feuillages, le tracé distinct des chemins.

Une fois le seau rempli, je marchais jusqu'à la limite du coteau, au niveau des dernières maisons, d'où la vue s'ouvre largement sur la presqu'île. Le regard pénètre l'espace. Au loin, le clocher du bourg de Batz sur Mer comme une sentinelle entre l'océan et la presqu'île ; à ses pieds, la clarté des eaux basses retenues dans les bassins. Les cônes blanc de sel des marais, que les paludiers amassent sur les ladures, ponctuent le paysage comme dans un tableau de Constable ; campagne peuplée, travaillée, idyllique.

Tout y appelle au large.

La ville ceinte

Bien qu'il fit déjà sombre et que la route fût longue, je revêtis une veste et sortis de la ville par la porte Vannetaise. L'air était encore bon et j'avais besoin de marcher, d'un peu de mouvement – aussi ne pris-je pas la voiture.

Je marchai vers le nord, puis vers l'est, longeai sur les dalles neutres le Centre culturel, descendis quelques marches et traversai le parking presque désert, à côté de l'ancien supermarché. Je passai sur les grilles d'aération, puis arrivai à un autre parking, plus petit, celui de la poste. Je jetai rapidement, comme par réflexe, un œil sur la droite, à la petite porte du cimetière dont on devinait les tombes derrière le muret de pierres à peine éclairé. Je traversai la pénombre que profilait la façade latérale de la poste et dus m'arrêter au rond-point.

Les larges bandes blanches peintes sur le bitume indiquaient où traverser exactement sans danger ; et j'abordai, juste à l'angle du magasin de pompes funèbres, la nouvelle promenade plantée qui avait été aménagée.

Je ne me souvenais que vaguement déjà de la disposition du lieu quelques années auparavant. C'était une simple route départementale qui commençait à cet endroit, juste après le stop qui se trouvait là avant la construction du rond-point. Les quelques maisons que je pouvais encore voir sur ma gauche, derrière l'ancien abattoir, marquaient alors l'extrémité nord-est de Guérande.

Mais je dus encore marcher.

La promenade tracée pour les piétons et les cyclistes était recouverte d'un gravier trié. Des arbres plantés, frêles encore, quelques bancs, en constituaient l'unique ornement.

Je marchai, passée par les voitures qui se croisaient incessamment sur la route élargie à la peinture blanche.

De part et d'autre de la route, on avait bâti des lotissements d'immeubles, pas trop élevés pour ne pas déparer le paysage ; manifestement, leur forme inhabituelle, non dénuée de fantaisies architecturales, garde-corps à motifs, renforcements, frontons triangulaires, couleur d'un beige soutenu, montrait qu'on avait voulu ne pas copier les grands blocs en béton des années soixante ; elle témoignait d'un souci d'agrément pour ce qui était une nouvelle entrée de Guérande. Un panneau publicitaire moderne attira mon regard : une affiche venait de glisser automatiquement, remplacée par une seconde. Cela aussi était une nouveauté.

J'avais passé un autre rond-point, cercle parfait, plus petit car la première sortie ne menait qu'à un lotissement pavillonnaire et à un assez vaste

bâtiment marron, unique rez-de-chaussée, qui abritait la dernière école primaire ouverte de la ville.

J'abordai la dernière section de la promenade plantée, avant le rond-point de la rocade. A chaque retour ici, de nouvelles constructions apparaissaient : un parc tertiaire, « le Flaubert », ouvrirait ses portes peu de temps après. De l'autre côté de la route, comme les immeubles avaient laissé place à quelques maisons identiques, je pus apercevoir, au-delà d'elles, le nouveau lycée. C'était une architecture ancrée dans la géographie locale. Le lycée dessinait un cylindre dont quelques pans, à intervalles réguliers, se hissaient plus haut que les autres. Au centre, se dressait une pyramide composée de trois barres de fer noires qui renfermaient, visible de loin et mystérieux symbole, une sphère de métal grisé. L'architecture de ce lycée

évoquait, avait-on lu dans le journal, la ville ceinte et le clocher de Saint-Aubin.

Je mis quelques minutes à franchir la rocade bien qu'on eût pensé à en faciliter le passage en aménageant au milieu des voitures une sorte d'« espace inviolable » pour piétons, protégé de chaque côté par deux barrières en fer que je dus contourner l'une par la gauche, la seconde par la droite.

Au-delà s'étendait la zone commerciale et industrielle. Sans le panneau qui indiquait la direction de Bréhany, jamais je n'aurais cru que j'y étais passée à bicyclette, adolescente, alors que je m'en allais faire un tour à l'étang de Sandun. Il faisait à présent trop nuit pour que je puisse essayer de repérer l'ancienne route que j'empruntais alors.

Il restait un rond-point avant de venir à bout de cette tentacule que Guérande étendait, toujours plus loin, dans cette zone. J'en coupai la branche

qui aboutissait à la chambre funéraire, et me dirigeai vers mon but, le supermarché.

Je m'arrêtai un instant.

Excentrée, la ville se refusait toute limite ; il semblait que seule une autre ville-rivale pouvait l'arrêter dans son extension impérieuse.

Je tournai le regard vers l'arrière et vis le lycée éclairé. Mon cœur se serra devant l'hideuse parodie de la ville ceinte.

De la Jérusalem céleste elle n'est plus que le miroir obscurci.

Boulevard du 18 mars

Des années, j'ai emprunté ce boulevard pour m'éloigner de la ville et prendre la route du nord – et jamais je ne m'étais interrogée sur son nom étrange – qui était une date : le 18 mars. Boulevard du 18 mars. Que s'était-il passé un 18 mars ? Jamais je n'avais entendu cette date à l'école, ni à la maison, ni où que ce soit. Et puis, alors que j'étais à Moscou, je lus un livre sur la Commune de Paris. Dix-huit mars 1871 : proclamation de la Commune.

A l'époque, Paris possédait encore des remparts, lui aussi – on les appelait les fortifications, car ce n'était pas de pauvres douves qui les couvraient mais un cercle de fortins bâtis sur les monts et plateaux qui entouraient la ville. Thiers les avait conçus et fait construire trente ans avant le siège des Prussiens. Il devait ordonner lui-même de tirer les boulets pour les détruire.

Champigny, Châtillon, Buzenval, leurs habitants d'aujourd'hui se souviennent-ils des batailles qui eurent lieu dans ce qui à l'époque était des bourgs ? Quand les Parisiens tentèrent des sorties hors les murs, la campagne de l'île de France devint un théâtre de guerre. Ils harcelaient l'armée de Bismarck depuis Châtillon-Village, la côte de Saint-Cloud, Pouilly-Montretout.

Emmenés par un général qui ne crut jamais à la victoire contre l'envahisseur, et qui était trop étonné d'une percée locale dans un pré ou sur un coteau pour songer à aller plus loin avec de vraies forces, les Parisiens ardents et indisciplinés se repliaient aussitôt à l'intérieur de leurs murs et se gargarisaient de leurs hauts faits comme d'absinthe. Comme si, au-delà des remparts, la France leur était mortelle ; que les creux sous les collines recelaient des embuscades, que les plateaux fertiles

n'attendaient que l'humus de leurs cadavres pour nourrir le pays, que, éloignée de Paris, la Seine fermait ses boucles afin de les y piéger et de les engloutir. Mieux valait que la France elle-même les délivrât, qu'elle découvrit que sans Paris, elle n'était que l'ombre d'elle-même, une juxtaposition de clochers et de pays qui n'en formaient aucun.

Trochu jugea que quatre mois de siège sauvaient l'honneur et capitula ; Thiers abandonna la ville en ses murs, nouvelle Commune, et se réfugia à Versailles.

Ivre d'alcool et de discours, non dirigé, le corps lesté de rats, qu'était vraiment Paris ? Livré à lui-même, Paris était une municipalité comme une autre. Ses nouvelles tentatives pour sortir de lui-même, en prenant cette fois la tête d'une révolution, échouèrent rapidement. Il avait rompu avec la France, elle l'en châtia.

Et quand les derniers révoltés, poursuivis par les
Versaillais en armes, tombèrent dans leur sang
sous l'enceinte du Père-Lachaise, les murs
protecteurs de Paris étaient devenus leur caveau.

Je m'étonnai auprès de mon père que Guérande,
ville conservatrice, possédât un boulevard
commémorant la Commune. Mais que dis-tu,
c'est le boulevard du 19 mars 1962.

Une nuit étoilée

Hors les murs de Saint-Emilion, juste derrière la porte et déjà visibles depuis la ville, les vignes sont là. Elles descendent les coteaux et s'étendent sur la plaine qui borde la Dordogne. La banlieue de la ville, suite de terres précieuses, travaillées, est belle.

Quand j'y allai, les vendanges n'avaient pas encore commencé et les ceps portaient leurs lourdes grappes comme de pleins pis de vache. J'aimais me promener dans les vignes, et un soir de fête, je fus dans les combes la musique hurlante.

Elle n'était plus qu'une rumeur. Je marchai vite, droit devant moi, la main arrachant des feuilles, égrenant des grappes, jusqu'à la lisière du vignoble, où je m'arrêtai. Je m'affaissai soudain. Allongée entre deux rangs de vignes, j'appuyai tout point de mon corps sur la terre scabreuse,

comme en remplissant chaque creux de chair,
fixai un ciel qu'aucune ville-lumières
n'enténébrait.

Je fixai les étoiles innombrables.

Fascinée, dans l'infini de la distance je plongeais
mon regard. Et au bout d'un long temps, c'était
comme si je les sentais s'approcher, que je
percevais les effleurements tactiles de leurs
doigts.

La tension du corps s'en relâchait.

Il en devenait ductile, s'étirait, s'élargissait à
l'infini sous le contact doux. Plus je perdais le
poids du corps qui s'effilait, plus pointue était la
sensation de n'être qu'une forme ajourée,
retenue par un seul point, minuscule, mais
lourd, mais si dense, plein d'un large volume.

Il me maintenait clouée à la terre froide.

Ô terrifiante intimité des étoiles !

L'archipel russe

Assise face à l'Atlantique sur un rocher près de Batz, je regardais l'horizon. J'ai pensé que certaines villes de Russie, telle Magadane, n'étaient accessibles que par la mer. Et tant d'autres, dans les confins orientaux de ce pays, n'ont que des fleuves navigables quelques mois dans l'année pour se relier au continent. Iles-villes, îlots-villages, ils forment un immense archipel inconnu des géographes.

Partir de Moscou, île formidable, c'est s'élancer pour un long périple incertain. Sorti de son enceinte, tout est éloigné. Mais on embarque, sur n'importe quel train, même sur l'électrichka, train de banlieue qui relie à la capitale jusqu'à deux cents kilomètres. On part à la dérive, sans destination précise – à Marfino, à Rojdestvo, Rojdestveno ? Aucune importance. Une

direction sur la carte, un doigt pointé au hasard sur une ligne de chemin de fer : c'est là.

On part un samedi matin, comme tous. Les quais sont bondés, les trains aussi. Des groupes, des familles, tous chargés de sacs-valises en toile cirée tout gonflés, de victuailles pour tenir pendant la traversée de la Moscovie. Au départ, tous les passagers ne trouvent pas place sur les banquettes, et l'on reste debout, coincé entre les autres et les bagages, à peine retenu. Vrombissement des machines, secousse du train – ça y est, c'est parti.

Il va lentement, penche bas ; il convient de s'habituer au roulis, et de suivre le rythme, les jambes légèrement pliés, les muscles abdominaux contractés, pour trouver l'équilibre. Les arrêts sont nombreux, essentiellement réservés à la descente. Les noms se suivent, différents, mais on aperçoit toujours le même quai, comme un ponton dans l'étendue verte des

prairies, le long de la haie de bouleaux. Les voyageurs prennent un sentier, et s'éloignent, chargés de leurs paquets, rejoindre une des innombrables maisonnettes en bois, à parfois quelques kilomètres du chemin de fer.

Ojougovo, Latchskaïa, Bachkino, entre elles reliées aisément par le train, mais à pied quelles distances ! quelle fatigue ! Des heures à s'enfoncer dans ce pays d'herbes flottant, de forêts, de courants d'eau infranchissables ; les sentiers se révèlent des impasses, et il faut trouver le gué où le passage sera possible. Seul, au loin, l'éclat doré de la coupole d'une église, même d'une église abandonnée, réduite à ses armatures de fer comme celle de Rojdestvo, guide et assure que, malgré tous les zigzags et détours, on va dans la bonne direction. Et qu'il existe bien une bonne direction...

La traversée d'un hameau est l'occasion d'un peu de repos. Agglutinées comme des

embarcations dans un port naturel, les datchas offrent une large palette de couleurs derrière leurs palissades plus ou moins solides, aux pieux plus ou moins droits, certains à moitié arrachés. Mais les jardins sont fleuris, les pommiers et les sorbiers abondent. En fin d'après-midi, les enfants jouent dans les allées du hameau, près de leurs parents qui se promènent, conversent tranquillement ; d'autres partent à bicyclette, se baigner ou cueillir des baies en forêt. Tout a un air de station balnéaire. Une certaine douceur de vivre.

Avant de repartir. De prendre « l'express » - un train pas très rapide non plus, mais il va loin. Où aller ? N'importe où. On regarde la carte, on veut tout parcourir, sentir les kilomètres de rails filer sous le plancher du train. Les régions voisines de la Moscovie ne suffisent déjà plus. Les monastères, les vieilles villes de l'Anneau d'Or ? Les domaines de Tolstoï, de

Tourguéniev, de Pouchkine ? L'Oka, la Volga ?
Mais c'est encore la banlieue de Moscou. Plus
loin ! Pétersbourg et la Carélie, les Solovietski, la
steppe du Kouban, Rostov, le Caucase ! Plus
loin, plus loin ! Les steppes d'Orenbourg,
l'Oural. Mais voyons, on n'en est qu'au sixième
du pays, c'est encore naviguer le long des côtes.

Le large !

Il faut partir plus loin, toujours plus à l'est,
rejoindre ces fleuves de Sibérie, et l'Altaï, et
Irkoutsk, et Yakoutsk, et Vladivostok, et
Sakhalinsk... Voir quelque chose de différent...

Et du train, c'est toujours la même chose, les
mêmes bouleaux, les mêmes plaines identiques,
et dans les villes, la statue de Lénine, la rue
Sovietskaïa et celle de l'Armée rouge, Gros-
Béton devant petite église, et l'épicerie sombre,
pleine d'une odeur renfermée de chaufferie où
derrière le comptoir une fausse blonde s'ennuie.
Inimaginable uniformité de ce continent, qui

jamais n'empêche de chercher toujours ailleurs
autre chose.

Russie, comme la mer tu reflètes l'âme de celui
qui te mire et t'arpente, et ne se lasse pas de
découvrir son mystère – jamais découvert. On
n'en finit jamais avec toi. On ne fait jamais le
tour de toi. On ne peut que te quitter
brutalement, rappelé par le pays natal.

Ainsi que l'oiseau migrateur revient sur sa terre
après des mois au-dessus des océans, l'envolée
fera retour.

Guérande – Moscou
2002-2005

